De la nécessité pour l'étymologie de reconstituer l'histoire des sens

Jean-Paul Chauveau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rlv/1755>

DOI : 10.4000/rlv.1755

ISSN : 1958-9239

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

ISBN : 978-2-84292-234-4

ISSN : 0986-6124

Référence électronique

Jean-Paul Chauveau, « De la nécessité pour l'étymologie de reconstituer l'histoire des sens », *Recherches linguistiques de Vincennes* [En ligne], 38 | 2009, mis en ligne le 01 octobre 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rlv/1755> ; DOI : 10.4000/rlv.1755

Jean-Paul CHAUEAU
ATILF-CNRS-Nancy Université

DE LA NÉCESSITÉ POUR L'ÉTYMOLOGIE DE RECONSTITUER L'HISTOIRE DES SENS

RÉSUMÉ

On reproche souvent à l'étymologie de retracer soigneusement l'évolution des signifiants et de se satisfaire d'approximations pour l'histoire du sémantisme. Cet article examine trois exemples récemment traités en étymologie galloromane où le classement des sens attestés et leur enchaînement à l'intérieur d'une reconstitution de l'histoire sémantique se révèlent décisifs pour déterminer précisément le point de départ de trois mots du français contemporain dont l'étymologie était peu claire, disputée ou inconnue. L'histoire des sens est aussi nécessaire que celle des formes. On atteint l'étymon au point de convergence de la reconstruction sémantique et de la reconstruction formelle, puisque l'étymon est un signe linguistique, associant un signifiant et un signifié et usité dans une communauté linguistique à une période donnée de son histoire.

MOTS-CLÉS

Lexicologie historique, étymologie, histoire du sens, gallo-roman.

Il y a un peu plus d'un siècle, entre 1899 et 1905, Hugo Schuchardt et Antoine Thomas ont rompu des lances, dans une joute étymologique devenue célèbre, pour défendre, qui « Dame Sémantique », qui « Dame Phonétique », cf., par exemple, Pfister (1980 : 54-57), Pfister ; Lupis (2001 : 119-124), Baggioni (1991). Du fait que la postérité n'a pas entériné les étymologies que Schuchardt donnait aux mots français *caillou* et *trouver*, qui étaient la cause du débat, l'impression est restée, dans certains milieux, que le critère formel l'avait définitivement emporté, en matière d'étymologie française, sur le critère sémantique. Un siècle plus tard, on n'hésite pas à dénoncer que « l'étymologie donne la primauté au phonétisme sur le sémantisme », aujourd'hui comme hier, et que la pratique constante des « divers dictionnaires étymologiques révèle des distorsions liées au mode de traitement du sens. Autant on est pointilleux avec les règles d'évolution phonétique, autant on est permissif ou approximatif avec le cheminement sémantique. Le décalage entre les deux exigences (reconstruction de la forme phonique vs reconstruction du sémantisme) est patent » (Dalbera, 2006 : 423, 418). C'est cependant oublier que les étymologistes ont su apprécier à leur juste valeur les voies de recherche empruntées par Schuchardt et ses innovations méthodologiques, sans se laisser obnubiler par leur application peu fructueuse en cette occasion. Ils en ont conçu l'ambition de ne plus être réduits à une alternative purement optionnelle : « Koordination oder Subordination der Semantik ? » (Tappolet, 1905 : 96), en se donnant les moyens d'une véritable reconstruction sémantique qui, conduite parallèlement à la reconstruction formelle, permette d'aboutir à une reconstruction intégrale. C'est dans cette perspective que l'onomasiologie et la sémasiologie ont connu de beaux développements et que l'étude du changement sémantique a réussi à établir des catégorisations véritablement opératoires, comme dans Blank (1997). Ces travaux et leurs résultats, dont l'extrême utilité ne fait aucun doute pour personne, permettent d'évaluer la possibilité qu'un changement sémantique supposé se soit produit, sans toutefois l'assurer ni l'exclure catégoriquement.

On peut comparer l'évolution du traitement accordé au critère formel par les étymologistes. Ménage a pu faire remonter *haricot* à un *fabaricotus* de son cru, parce qu'il avait rassemblé une collection hétéroclite d'exemples latins, grecs, français et surtout espagnols de « f changée en h » dont il tirait une règle dans ses « Principes de l'art des étymologies ou exemples de la diverse altération des lettres » (Ménage, 1750 : xxxvij). Mais, à partir de Diez, la reconstitution de l'histoire, à l'intérieur des différentes langues romanes, de ce que les Latins écrivaient *f* a exclu catégoriquement une telle évolution formelle à l'initiale d'un mot en français. Selon la problématique déterminée par Benveniste (1954) pour le domaine indo-européen et comme l'ont montré les nombreuses solutions qu'il a obtenues par cette voie (Benveniste, 1969), la reconstruction sémantique exige, elle aussi, d'être historique, c'est-à-dire que soit reconstituée

pas à pas, à partir des contextes, des emplois, des distributions et des liaisons des mots, d'abord à l'intérieur de chaque langue, puis aux différentes étapes de la reconstruction comparative, la signification originelle. L'étymologie bâtie sur des gloses ou bien des définitions sommaires et insuffisantes ou bien des équivalences intempestives ne peut qu'errer. La reconstruction sémantique, correctement menée, permet d'éliminer les fausses solutions qu'une pure reconstruction formelle pourrait engendrer et elle est porteuse de possibilités heuristiques qu'on ne saurait négliger. Pour le domaine roman, Walther von Wartburg avait déjà fait sien, antérieurement, ce programme pour la réalisation de son *Französisches Etymologisches Wörterbuch* (FEW). Il jugeait que le traitement négligent de l'aspect sémantique ferait sourire, à l'avenir, tout autant que la manière dont Ménage traitait autrefois l'évolution de la forme des mots¹ et qu'il était nécessaire de développer une « innere Etymologie » (Wartburg, 1931 : 154) qui retrace l'histoire du mot dans toutes ses composantes et celle de sa position à l'intérieur du lexique.

Dans cette perspective, je vais m'efforcer de montrer, à partir de trois exemples récemment traités dans le FEW², que la reconstitution de l'histoire sémantique, conjuguée avec celle des formes, permet, dans certains cas, de préciser et, même, de déterminer un étymon.

1. *Baillier* v. tr. « donner ; mettre à la disposition de quelqu'un »

Tous les dictionnaires étymologiques s'accordent pour faire remonter le verbe français, d'usage aujourd'hui archaïque, *bailler* v. tr. « donner ; mettre à la disposition de quelqu'un » au verbe latin *bājulāre* v. tr. « porter sur son dos ou dans ses bras ». L'historique des sens est plus ou moins développé selon les ouvrages. Prenons l'un des plus récents, qui condense et explicite à l'intention du public cultivé les informations acquises par la lexicologie historique et étymologique :

« **Bailler** v. tr., également *baillier* dans les premiers textes (v. 1130-1160), est issu d'un latin *bajulare* « porter sur le dos » (Plaute), d'où, en latin médiéval, « exercer une fonction » (VII^e-VIII^e siècle). [...] »

Le mot, très courant en ancien français, signifiait « porter » jusqu'au XIII^e siècle, et, avec changement de point de vue, « recevoir, accepter » et « saisir » (v. 1130-1160). Jusqu'au XIII^e siècle, il avait aussi, à côté de *baillir* (v. 1050), le sens de « gouverner » [...] La valeur de « donner » (v. 1130-1160), qui ne semble pas avoir existé en latin, s'est développée dans l'aire gallo-romane seule comme une extension de « porter » [...] »

(ReyHist² 297).

Comme on le voit, un tel historique a l'inconvénient de décrire les principales étapes de l'évolution sémantique par des gloses ambiguës : un simple dictionnaire courant accorde deux dizaines de sens à des verbes comme *porter* et *donner*. Cela suffit pour inspirer le doute sur la reconstitution historique des sens qui nous est présentée. Là où, en revanche, le commentaire est clair, c'est sur le point de départ ; il ancre le sémantisme premier du verbe français dans celui du latin qu'on peut croire classique, « porter sur le dos », et il analyse les autres sens du verbe français comme des évolutions secondaires à partir de celui-ci.

L'examen des matériaux lexicaux rassemblés par la lexicographie historique s'accorde assez mal avec un tel historique. Examinons les exemples où le sens primaire, celui de « porter », est généralement accordé au verbe. La première attestation signalée par Godefroy, reprise par le TLF et, de là, le LEI, se trouve dans *Le Couronnement de Louis*, au moment où Charlemagne, devenu vieux, veut donner la couronne impériale à son fils Louis le Débonnaire lors d'une cérémonie officielle à l'intérieur de la chapelle d'Aix-la-Chapelle :

« Nostre empereres a son filz apelé :
 “Biax filz, dist il, envers moi entendez ;
 Vois la couronne qui est dessus l'autel :
 Par tel covent la te vueil ge doner :
 Tort ne luxure ne pechié ne mener,
 Ne traïson vers nelui ne ferez,
 Ne orfelin son fié ne li toldrez ;
 S'einsi le fez, g'en loorai Damedé :
 Pren la corone, si seras coronné ;
 Ou se ce non, filz, lessiez la ester :
 Ge vos deffent que vos n'i adesez.
 Filz Looÿs, veez ci la corone :
 Se tu la prenz, emperere es de Rome [...]”
 Esbahiz fu de ce qu'il entendié,
 N'osa aller la corone baillier [...] »

(CourLouisLe vv. 61-73 ; 87-88 var.).

Doutant de lui-même et effrayé par les conditions posées par l'empereur, son fils n'osa pas faire ce à quoi son père l'invitait (vv. 69 et 73), aller prendre la couronne qui était posée sur l'autel et, au contraire, il obéit à sa défense d'y toucher (v. 71) s'il ne s'en sentait pas digne. Le verbe n'a absolument pas le sens dans ce passage de « porter », d'ailleurs la locution *porter corone* est attestée quelques vers plus haut (CourLouisLe v. 21). Bien sûr, Charlemagne souhaite que son fils lui succède et porte la couronne impériale, mais ce qu'il veut

auparavant, au cours de cette cérémonie, c'est que son fils s'engage, publiquement et solennellement, à se montrer digne de sa succession, par le geste symbolique de prendre en mains la couronne impériale qui avait été posée sur l'autel, pour pouvoir, ensuite, être couronné rituellement.

Une fois examinés tous les exemples où l'on accorde à l'ancien français *baillier* le sens de «porter» et le tri fait, on voit alors que ce sens ne peut être évoqué que dans le domaine militaire, à propos de l'armement :

«Por tant com je puisse armes baillier,
Gel vos cuit ja vendre molt chier»

(EneasS¹ vv. 9515-6);

«Mes peres dit qu'estes bon chevalier [...]
En vos vueil metre mes terres et mes fiez,
Que les me guardes, nobile chevalier,
Tant que ge puisse mes garnemenz baillier»

(CourLouisLe 220-4).

Le verbe n'admet comme complément que *armes* et *garnements*, c'est-à-dire tout ce qui concerne l'équipement militaire, armes et armures. Le sens est celui de «être en armes, être sous les armes, être un guerrier», par une métonymie facile à comprendre à partir d'un sens originel qui pourrait avoir été *«porter les armes, porter l'équipement militaire». Par extension, le verbe admet comme complément le nom de l'une ou l'autre pièce de l'équipement d'un guerrier, épée, lance, étrier, etc., au sens de «manier, utiliser, se servir de (une arme, un équipement militaire)» :

«Cil n'osa unkes manier
Escu, ne brand n'espei balier
N'autre arme vers son enemy»

(Edm vv. 3870-2);

«L'en li amaine l'auferrant en la place;
Li quens i monte, si que estrier n'i baille»

(CourLouisLe 412-3).

Un tel sens ne se rencontre qu'aux XII^e et XIII^e siècles, dans quelques dizaines d'attestations, et surtout dans les épopées guerrières. Il est facile de constater que cet emploi ne continue pas immédiatement le latin *bājulāre* «porter sur le dos, soutenir avec son corps le poids de (qch)», car il faut attendre l'Antiquité tardive pour rencontrer en latin des emplois comparables à ceux du verbe de l'ancien français. C'est seulement en latin tardif et mérovingien qu'est attestée

la locution *arma bajulare* :

« arma cælestia tuæ militiæ, bone rex (*Jesus*), baiulo consecrata »
(1^{re} moitié du v^e siècle, ThesLL 2, 1686)

« arma sua vivaciter baiolare »
(1^{re} moitié du viii^e siècle, MltWb 1, 1315).

Si ce n'est pas une locution du latin classique, c'est qu'il s'agit du rajeunissement tardif de la locution du latin classique *arma ferre* « porter les armes » (ThesLL 2, 596), formée du verbe latin *ferre* « porter ». Celui-ci, à cause de son irrégularité, n'a pratiquement pas survécu dans les langues romanes (EM⁴ 227) et devait déjà être désuet dans l'usage commun du latin tardif.

Il y a cependant une exception, un hapax où le complément n'est pas d'ordre militaire. *La Vie de saint Thomas Becket*, de Guernes de Pont Sainte-Maxence, rapporte qu'une dispute s'était élevée entre les évêques anglais pour savoir si l'archevêque Thomas Becket devait porter devant le roi sa croix d'archevêque ou bien si c'était un évêque qui devait le faire, pour ne pas irriter le roi. L'évêque de Londres, qui prétend que la charge de porter la croix lui revient de droit (v. 1669), apostrophe Thomas Becket et c'est, ensuite, celui de Worcester qui va lui répondre :

« Fous, fait il, tuzdis fustes, e estes e serrez,
Quant vus, l'espee traite, desur le rei venez.
S'il trait sur vus la sue, coment vus defendrez ?
Car grand hunte li faites, quant en sa curt entrez
Cum en feu e en flambe, de vostre cruiz armez.
Mais metez jus la cruiz, un autre la livrez ;
Nostre seignur le rei en ire ne metez. »
Fet cil de Wirecestre : « Sire evesque, suffrez.
Laissiez ester sa cruiz ; car ne la baillerez. »

(SThomGuernW² vv. 1671-80).

L'auteur a probablement utilisé *baillier* dans ce contexte pour éviter une nouvelle répétition de *porter la cruiz* qui est employé à plusieurs reprises dans cet épisode (vv. 1647, 1663, 1669, 1681, 1687, 1690). Cet emploi inusuel est rendu intelligible par le contexte, puisque l'évêque de Londres avait reproché à Becket de se présenter devant le roi quasiment comme avec l'épée tirée du fourreau (v. 1672), puisqu'il était armé de sa croix (v. 1675). Cette métaphore est une reprise de l'introduction de l'épisode où l'auteur range la croix de l'archevêque parmi les armes de Dieu :

« A la curt en ala sainz Thomas li bons prestre,
 E prist les armes Deu, que seürs peüst estre.
 La cruiz arcevesqual fist porter a sa destre [...] »

(SThOmGuernW² vv. 1646-9).

Cet hapax traduit la locution du latin tardif et médiéval *crucem baiulare* « porter sur le dos le bois de la croix jusqu'au lieu de son supplice ; porter rituellement dans ses mains une croix en symbole du gibet où Jésus fut mis à mort ». Son emploi biblique (ThesLL 2, 1686) lui a valu de devenir courante en latin médiéval, mais elle n'est passée dans la langue vernaculaire que dans ce seul exemple. Étant donné son isolement, ce doit être un emprunt sémantique idiolectal, ce qui n'étonne pas chez un clerc, comme Guernes de Pont Sainte-Maxence, qui pratiquait le latin. De plus, il se garde de placer cet emprunt au latin des clercs dans la bouche de qui que ce soit d'autre qu'un ecclésiastique. Cela nous indique qu'un clerc était parfaitement conscient de l'étymologie de *baillier*, mais que, pour enrichir l'usage vernaculaire par le recours à la langue cléricale, il se devait de ménager aux non-clercs des indices et des passerelles contextuels. Car, dans la langue vernaculaire médiévale, *baillier* ne signifiait pas « porter », mais pouvait seulement s'interpréter ainsi, surtout si l'on était un clerc bilingue, dans quelques emplois locutionnels propres à un usage linguistique très limité, la langue militaire. Et, comme on va le voir, les autres sens du verbe en ancien français ne s'enracinent pas dans cet usage militaire.

Parmi les emplois du verbe *baillier* en ancien français, il en est un certain nombre des plus anciennement attestés qui relèvent du domaine de l'administration politique. Quelques dizaines d'exemples répertoriés attestent le sens de « gouverner, administrer (une terre, un pays, un royaume, un empire, le monde) » du XII^e jusqu'au milieu du XIV^e siècle :

« Dis et uit ans ad ja, e si sunt tuz passez,
 Que primes oi a bailler ceste cunté »

(ChGuillM vv. 106-7) ;

« Devant le roi qi France a a baillier »

(RCambrM v. 1675) ;

« A Dieu se commanda, qui tout a à baillier »

(BaudSebB, DMF2).

Dans le même domaine administratif, on rencontre, du XII^e jusqu'au XVII^e siècle, une autre construction : *bailler* qch a qn « confier la charge d'administrer (une terre, un pays, un empire, etc.) à (qn) ». Ainsi un roi devenu vieux et

se sentant désormais incapable de remplir sa mission, veut-il confier la charge d'administrer le royaume à un jeune :

« Je sui viex hom, reposer veul ;
 tant ai traveillié tout m'en deul,
 et ne pourrai mes chevauchier
 ne mal sousfrir ne traveillier.
 Vous estes jeunes bachelier,
 si pouez bien mal endurer
 et mon regne bien justisier
 que je ai et large et plener.
 Vous qui poez sosfrir travail,
 prenez mon regne, jel vou bail ;
 et demenez les granz esfors,
 et faites les droiz et les tors »

(ThebesR vv. 1031-1042) ;

« Car par aus bailla il sa terre
 Et mist an la main au felon
 Qui est pire de Guenelon »

(CligesF⁶ vv. 1074-6) ;

« Vieuz sui et freilles, ne me puis mès aidier,
 Ne porter armes ne monter sor destrier.
 De mener guerre n'avroie mès mestier ;
 Por ce nen os si grand fès enchargier [...]]
 A un danzel fort et juenne et legier
 Vos covendroit la cité a baillier
 Qui bien poist sofrir le guerrier
 Et les paiens confondre et essillier [...] »

(AimeriD vv. 565-75).

C'est également valable pour une charge dans le domaine religieux. Ainsi le roi remet à saint Gilles la charge d'abbé d'un monastère :

« Pois mande Gire en sa presence,
 Si li baille l'obbedience :
 Estre sun gré, senz simonie,
 Reçut le dun de l'abbeie »

(SGillesP vv. 2245-8).

On a donc deux constructions qui ont affaire avec les charges administratives : qn *baille* qch «qn exerce la charge administrative de qch», uniquement médiévale, et : qn *baille* qch *a* qn «qn revêt qn d'autre de la charge administrative de qch», usitée tant que le verbe l'a été. De tels emplois administratifs n'ont aucun répondant en latin classique, car c'est une innovation du latin mérovingien. Elle s'est développée à partir du sens figuré métaphorique de «supporter, endurer» qu'avait pris *bajulare* en latin à partir du IV^e siècle :

«*contraria vitae gravia baiulat*» (2^e moitié du IV^e siècle, ThesLL 2, 1686).

Le verbe développe, à l'époque mérovingienne, le sens de «supporter le poids moral d'une charge publique ou spirituelle, les exigences d'une responsabilité (administrative, politique, ou religieuse) confiée et acceptée». Ce nouveau sens renouvelle une métaphore du latin classique : *onus sustinere* «porter un fardeau» et *munus in re publica sustinere* «exercer une fonction publique». Ce sens s'est concrétisé dans des locutions verbales telles que *officium bajulare* «exercer une charge», *servitium bajulare* «remplir un service» :

«[congregatio] sancta debeat bajulare officia»
(mil. du VII^e siècle, *Formulae Marculfi*, MltWb)

«[monachi] unius Regis bajolant servitium»
(816/817, *Capitulaire*, Niermeyer).

Et dès cette époque le verbe se rencontre au sens de «administrer, gouverner (qn, qch)» :

«Quis unquam poterit ore proprio promere, quo ingenio bajulabat exiguitatem nostram diebus et noctibus pro peccatis nostris Deum deprecans»
(av. IX^e siècle, *Vita Sanctae Rusticulae Abbatissae*, DC).

Voilà donc encore un domaine où l'on peut mettre les données galloromanes en rapport avec celles du latin tardif et mérovingien. Le point de départ est assuré, dans le domaine administratif comme dans le domaine militaire qui tous deux relèvent de la même puissance publique. En fait, ce n'est pas le latin classique qui est en cause ici et les références à Plaute ne servent à rien : quand ces locutions et sens verbaux s'installent dans la langue, il y a presque un millénaire que Plaute a fini sa dernière comédie. Il importe de ne pas confondre les données galloromanes avec celles du sarde. Logoudorien *bayulare/(b)aljare* et campidanien *baljai* «portare sulle spalle ; sopportare, tollerare» montrent bien, par leurs sens qui sont déjà attestés au IV^e siècle pour le latin *bajulare*, «che solo

in Sardegna la voce abbia conservato il senso originario», comme le dit Wagner (WagnerDiz 1, 168). Les données galloromanes, quant à elles, ont abandonné ces sens originels. Et les sens qu'elles ont développés ne peuvent pas être rapportés à des usages populaires du latin. En fait c'est la langue des milieux dirigeants, civils et militaires, de l'Antiquité tardive et du très haut Moyen Âge qui est à la source des emplois galloromans. Il n'y a rien d'étonnant, dans cette perspective, à ce que *BAJULARE* n'ait été poursuivi qu'en galloroman, en dehors du sarde : il n'y a plus d'Empire et plus d'administration impériale romaine ; les différents royaumes s'administrent de façon autonome. La similitude des emplois spécifiques latins de la période mérovingienne et de ceux des plus anciens textes galloromans, à cinq ou six siècles de distance, est la preuve de la filiation et de la continuité entre les données médiévales et tardo-antiques, et elles seules. L'absence en galloroman, sauf isolément sous la plume d'un clerc bilingue, des sens du latin classique en est une autre preuve. Il y a lieu de ne pas reconstituer une histoire linéaire, mais de distinguer deux embranchements dans l'histoire romane de *bajulare*, la filiation immédiate depuis le latin de l'époque impériale, qui n'a de représentants qu'en sarde, et la filiation médiata et tardive, à partir des usages officiels de la haute administration de la Gaule mérovingienne, propre au galloroman.

Il est nécessaire cependant de rapporter tous les autres domaines d'emplois et sens de *baillier/bailar* que l'on découvre dans les textes des langues galloromanes, non pas à des correspondants latins, car ils font totalement défaut, mais à ces premiers développements, comme autant d'innovations galloromanes. Il est possible d'y parvenir en partant des sens administratifs. Ceux-ci expriment une délégation d'autorité, une charge ne pouvant être exercée par quelqu'un que si elle lui a été confiée par une autorité supérieure et dans la mesure où cette autorité ne remet pas en cause sa délégation de pouvoir.

Si l'on regarde les fonctions occupées par le représentant de lt. *BĀJULUS* « porteur », puis « homme chargé du soin des jeunes enfants », on voit que ce sont des fonctions transitoires comme ancien et moyen français *bail* « régent (d'un royaume) ; gouverneur, administrateur (d'un fief) pendant l'empêchement (par minorité, captivité, exil, etc.) de son chef légitime », ou bien des fonctions déléguées et intermédiaires, comme ancien occitan *baille/bayle/baile* « officier de justice seigneuriale de statut inférieur et à compétence limitée », « agent domanial, régisseur d'un domaine », « dirigeant d'une confrérie religieuse », « chef des bergers conduisant un troupeau transhumant », etc. L'autorité en cause n'est pas attachée à la personne qui en est revêtue, puisqu'elle lui a été confiée par un supérieur ou pour suppléer la défaillance d'une autorité légitime ; c'est une autorité déléguée, et donc révocable. Dans la mesure où l'organisation sociale du monde post-romain est fondée, du haut en bas de la hiérarchie, sur la délégation à la noblesse de la *publica potestas*, le pouvoir étatique, par la *principalis potestas*, le pouvoir souverain, la délégation d'autorité va devenir centrale, ce qui

permet de comprendre le provignement sémantique que va connaître *baillier*³. La délégation d'autorité implique deux notions : d'une part, le pouvoir sur les hommes et sur une fraction d'espace et, d'autre part, la transmission du supérieur au subordonné. Et ce sont ces deux notions qui permettent de structurer l'ensemble des autres sens attestés pour le verbe *baillier/bailler*.

Le pouvoir, c'est-à-dire la mainmise sur les gens et les choses, se manifeste par le fait de :

- « prendre en main », donc de « s'emparer de (qn), attraper (qn), atteindre (qn) » et « prendre, saisir, empoigner, s'emparer de (qch de concret) », sens qui sont attestés du XII^e au XV^e siècle :

« Nisus lor ert tant esloigniez,
Ja mais ne fust par els bailliez »

(EneasS¹ vv. 5137-8);

« Lor harnoiz fetes et saisir et baillier »

(CourLouisLe v. 1621);

- « traiter, se conduire envers (qn) de telle ou telle manière », connu du XII^e au XIV^e siècle :

« Li rois Corsolz m'a malement baillié »

(MortAymC v. 2263);

- « prendre en main, recevoir, entrer en possession de, toucher (un don, une compensation) » aux XII^e et XIII^e siècles :

« Mult beaus offres, fait il, li reis nus offerra,
Mais jo nes prendrai pas ; car grant engin i a.
Li beaus hanas dorez qu'il me voloit puirier,
Ço erent li bel offre que ne voldrai baillier [...] »

(SThomGuernW² vv. 4044-7);

- « toucher (qn) avec la main, passer la main sur (qch) » du XII^e au XX^e siècle :

« en quelque lieu que incision est faite, soit premierement forment baillé le lieu, tant que il dueille. La cause : a ce que le patient soit plus acoustumé de souffrir doulour ; si soustiendra miex l'incision ; et aucune fois en ainsi debaillant est faite incision, sanz ce que le patient le sache. »

(HMondB 2, 218 ; traduisant lat. *palpare* « palper, masser ») ;

• « appliquer (un coup) avec la main ou une arme » du ^{xiv}^e au ^{xviii}^e siècle ⁴ :

« Car tele li ala baillier
De son glave trencant et roide
Que la pointe acerée et froide
En l'espaule li embara
Par tele façon qu'il ne l'ara
Sanée dedans quatre mois »

(FroissMeLL v.3929-34).

La transmission engendrera différents sens selon les objets qui seront transmis :

• pour des animés, ce sera : « mettre (qn) à la disposition de (qn d'autre) », d'où « confier la garde, la protection, la formation de (qn) à (qn d'autre) », « donner (une femme) comme épouse à (un homme) », « livrer (qn, les habitants d'une ville, etc.) à (qn d'autre) », sens attestés entre le ^{xii}^e et le ^{xvii}^e siècle :

« Conduit demande a l'amiraut Galafre ;
Por sauf conduit. iii. Sarrazins li baille »

(CourLouisLe vv. 476-7) ;

« E nis li bailla il Henri, sun fil l'ainzné »

(SThomGuernW² v. 381) ;

« “Gentis cuens sire, volez ceste moillier ?”
Respont li cuens : “Rien plus ne vos requier.”
Par la main destre li vait li rois baillier »

(AimeriD vv. 3402-4) ;

« Mais dès qu'il orent lor prisons
Bailliez as autres compaignons [...] »

(BenTroieC vv. 4561-2)

• pour des objets concrets, ce sera : « mettre (qch) dans les mains de (qn), remettre, délivrer (qch) » du ^{xii}^e au ^{xx}^e siècle :

« Toutes les croces fors des puins lor esrace,
A Loeÿ son droit seignor les baille »

(CourLouisCLe vv. 1495-6) ;

• pour des portions d'espace, des biens fonciers, on aura : « céder contre paiement (un bien foncier) », « céder la jouissance ou l'exploitation (d'un bien) par contrat » du XIII^e au XIX^e siècle :

« [...] c'il avient que aucun home lige vent ou baille por aucun aver son chastiau ou sa vile qu'il teneit as Sarasins, sans congé de son seignor, si juge la raison qu'il det estre deserités a tous jors mais »

(AssJérRoiG 183);

« La coustume de baillier terres gaignables ou vignes ou autres eritages, lesqueus il convient labourer, est tele que cil qui la prent a louage ou a ferme doit faire seurté de paier le louage ou la ferme avant qu'il lieve les despueilles premieres, tout n'en fust il parlé ou marchié du louage »

(BeaumCoutS 2, 86);

• pour des abstractions, ce sera : « accorder, attribuer », d'où « offrir, proposer (la paix) », « accorder (la victoire) », « infliger (qch de négatif) », « conférer (une qualité) », « susciter (une pensée, un sentiment) etc., du XIII^e au XX^e siècle :

« Mout fu grande la guerre et fierre commenceie,
Gemez n'en iert acorde, peiz ne true baillie. »

(FlorenceW vv. 1176-7);

« [...] Et Mars qui est dieus de bataille
Qui aus hardis victoire baille [...] »

(GuillMachFontH v. 1674);

« Je demande a Justice, puisque elle veult les loys estre gardees, se nostre Dame sera point comprise en la generale loy et maudisson que bailla Dieu aux femmes pour le pechié de Eve, c'est que en tristesse enfenteront et en engoisses ? »

(JGerson, DMF2);

« Et pour ce l'en baille et atribue les honeurs a celui qui donne et expose de ses pecunes pour la communauté. »

(Oresme, DMF2);

« Là maint divers sonje songa ;
Là mainte pensée diverse
Li bailla fortune, qui verse
Ceuls qu'elle a mis en haut degré »

(GuillMach, DMF2);

• pour des paroles, ce sera : « énoncer d'une manière formelle, prescrire (qch) », « rapporter, relater (une nouvelle) », « enseigner (un savoir, une doctrine) », « fixer (un rendez-vous) », etc., attestés entre le ^{xiii}^e et le ^{xx}^e siècle :

« [...] Et un tresnotable grefier,
Qui fera de chascun epistre,
Et escripra en son registre
Ce qui sera baillié et dit
Au parlement, et a l'edit »

(DeschQ 7, 355-6);

« [...] Pour lui et son estat veoir,
Bailler ses faiz ou les escripre,
S'il ne les veult de bouche dire [...] »

(DeschQ 7, 358);

« Le premier enseignement est le quel bailla saint Louys, vostre predecesseur,
a son ainsné filz : Monstrez vous tel que on vous ose dire verité, sans ce qu'il
faille que on use de dissimulacion entour vous. »

(JGerson, DMF2);

« Elle [...] leur bailla jour et heure de se rendre vers elle »

(CentNouvS, DMF2).

Enfin, il reste à examiner les cas où *bailler* signifie « donner », ultime résultat du verbe à l'époque de sa désuétude en français, mais auquel il était parvenu depuis très longtemps, à en croire les dictionnaires. Cependant l'examen des matériaux met en évidence le maintien, depuis le début jusqu'à la fin de l'usage de *bailler*, d'une distinction sémantique avec *donner* :

« Bailla lui mut bons garnemenz,
D'or e d'argent molt granz presenz,
Que al rei des Daneis portast,
Enseigne de pais li donast »

(2^e quart du ^{xii}^e siècle, WaceConcA vv. 47-50);

« Vous direz à ceux qui vous hantent que d'icy en avant ilz entrent plus discrettement pour vous venir voir, ce qu'ilz pourront faire par le moyen d'une porte de derrière que je leur ay fait faire, de laquelle voicy demie douzaine de clefz que je vous baille pour leur en donner à chascun la sienne »

(1558, Bonaventure des Périers, Frantext);

« A parpó, parlons ïn pó touchant mon testamon
 Qu'a ben éta receu davant d'honneste geons,
 Que tu baillèze à tous ce que lours ay douna ;
 J'ó z-ay voulu bien faire, vou-ey de bouna meyna.
 Tu lours zó baillarez, quand je saray dins terra »

(francoprov., Saint-Étienne début du xviii^e siècle, Straka (1964 : 1, 194) ;

« Ce verbe n'est pas synonyme de *dunà*, donner : *dunà*, c'est donner une chose en cadeau, tandis que *béilà*, c'est la remettre à quelqu'un sans lui en faire cadeau »
 (occit., sud-ouest de la Loire, Gardette (1938 : 109).

Tout au long de l'histoire du verbe perdure, quoique de façon de plus en plus restreinte avec le temps, une opposition entre *bailler* « mettre (qch) dans les mains de (qn), remettre, délivrer ; mettre (qch de concret) à la disposition de (qn) » et *donner* « abandonner la possession de (qch) par générosité et sans compensation ». Ce couple de verbes établit la distinction entre une cession provisoire et une cession définitive, entre une cession qui engage le bénéficiaire et une cession gracieuse qui laisse ce dernier totalement libre. L'ancienneté et la longue durée de cette distinction lui confèrent un caractère cardinal, et ce d'autant plus que les exemples où *bailler* a le sens de « faire cadeau de (qch) » sont rarissimes à date ancienne.

Certes on rencontre des exemples où les verbes *baillier* et *douer* sont employés en coordination. Cela n'en fait pas pour autant des binômes synonymes. La conjonction des deux verbes signifie « remettre (qch) en mains propres à celui à qui on en cède la possession définitivement et gracieusement », car on peut faire cadeau de quelque chose en espérance, sans le remettre immédiatement :

« L'or et l'argent qui lor estoit remés
 Vait al borjois et baillier et douer »

(MonGuill²C v. 1081).

Cependant de tels emplois contribuent à opacifier la distinction sémantique. Entre le xiii^e et le xvii^e siècle, les exemples où elle est de moins en moins discernable se font plus fréquents. Examinons quelques passages qui parlent de l'aumône ou des cadeaux en preuve d'amour.

La vie de saint Martin nous raconte un débat entre saint Martin et l'un de ses disciples, saint Brice. Saint Martin fait donner par saint Brice, qui tient la bourse des religieux, une aumône à chaque mendiant qu'ils rencontrent, jusqu'au moment où il ne reste plus que deux deniers dans la bourse et qu'ils rencontrent un nouveau mendiant :

« Martins lors a saint Briz prea
 Qu'il donast au povre plaignant
 Un denier de son remaignant.
 Et cil jura que nou fereit [...]
 Car la moneie espoisereit
 Par ses dons qui la li baudreit.
 Lors dit Martins : « [...]
 Si vient melz que tu le li bages,
 Que tu, sanz le doner, t'en auges. »

(PéanGatS² vv. 3025-3097).

La distinction avec *doner/don* est nette dans le premier cas (Martin épuiserait par ses dons aux pauvres l'argent des moines si on le lui confiait), elle est obscurcie dans le second (il vaut mieux que tu lui remettes/donnes l'avant-dernier denier, plutôt que tu t'en ailles sans le donner).

« Qui fai misericordia baila a son proisme. Baila a ton proisme cant aura coita
 [...] Cant donam alcuna chausa als paubres, nos lor redem las lor chausas e no
 lor donam pas las nostras »

(ancien occitan xiv^e siècle, LibScintW 105);

Une femme parle des présents que lui a faits un homme :

« [...] per m'avei baillia
 De biau zarbillimen, per me fare gran chiéra,
 Per m'avei achità meinta bàga ben chiéra [...] »

(francoprovençal xvi^e siècle, LaurBriançonT 58);

« celui donne deux fois, qui baille promptement » (1625, Camus, Frantext), forme rajeunie du proverbe : « Qui tost done deus foiz done »

(xiv^e siècle, ProvFr 2163).

Les deux verbes *bailler* et *donner* finissent par devenir synonymes dans certains usages. Cette concurrence va se résoudre, comme toujours, à l'économie. L'équivalence entre *donner* et *bailler* a été soit fatale soit bénéfique à ce dernier. En français, *bailler* devient désuet dans le courant du xvii^e siècle ; Vaugelas le signale « vieilli » dès 1647 et il va disparaître de l'usage commun au début du siècle suivant. En sens inverse, dans certains parlers dialectaux, c'est *bailler* qui l'a emporté. C'est surtout dans les parlers dialectaux de l'Est, particulièrement en domaine francoprovençal, que *bailler* a pris des sens qui ont été dévolus ailleurs tardivement à *donner*, tels que « produire (du lait), rapporter (des cultures), porter (des fruits) », comme français moderne *donner* (*du fruit*,

des fruits, du lait, etc.) qui est attesté depuis 1573 dans Frantext; *bailler du nez en terre* «toucher le sol du nez, tomber tête la première», comme français moderne *donner dans* qch «atteindre; frapper; heurter; tomber dans» attesté depuis 1557 dans Frantext; lyonnais *balli den lou fila de* qn «tomber dans le panneau tendu par (qn)», comme français moderne *donner dans le panneau*; ou encore *bailler* v. intr. «se faire sentir avec intensité (de phénomènes atmosphériques, tels que le rayonnement du soleil, le vent, la pluie, la neige)», comme en français moderne *le soleil donne sur* qch, attesté depuis 1538 dans Frantext. Autant qu'on puisse le voir avec assurance, ces sens ne remontent pas plus haut que le xvi^e siècle, aussi bien pour *donner* que pour *bailler* et c'est très rarement qu'on les rencontre à l'écrit à propos de *bailler*. Dans la période de concurrence entre les deux verbes, de nouveaux sens se sont déterminés, et ils ont été affectés, selon les régions, à l'un ou à l'autre des deux verbes. Là où *donner* a pris le dessus, *bailler* ne survit plus que dans des emplois résiduels et archaïques; là où *bailler* l'a emporté, il comporte même les sens tardifs dévolus ailleurs à *donner*. Cela indique que, même là où *bailler* est devenu dominant, il n'a pu le faire que très tardivement, à partir du xvi^e siècle, voire plus tard.

En résumé, il est possible de regrouper la masse des attestations signalées par la lexicographie historique du galloroman sous un petit nombre de rubriques sémantiques et de les enchaîner. Ce classement reste plus conceptuel qu'historique, par la force des choses. Car on voit par les datations que la plupart des sens distingués apparaissent dès qu'on a des textes un peu développés, dès le xii^e siècle. Mis à part quelques développements plus tardifs, le verbe se manifeste presque tout constitué dès les premiers états de langue. Cela indique que l'essentiel des sens du verbe s'est déterminé dans ce qui reste une boîte noire, la période où la langue existe mais ne s'écrit pas encore, entre la période du latin tardo-antique et celle du roman illustré par des textes nombreux et développés. Néanmoins, si la reconstitution historique ne peut jamais être totale et définitive, si pour une part on doit se satisfaire d'une reconstruction sémantique, les grandes lignes de l'évolution sémantique se discernent par la confrontation des données latines et romanes. La part de l'héritage latin et celle de l'innovation romane se distinguent clairement. La reconstruction sémantique permet ainsi de repérer le noyau initial à partir duquel se sont développés tous les sens nouveaux. C'est elle qui permet, dans cet exemple, d'écarter que cette famille lexicale remonte à une permanence latine, à un latin intemporel. On aurait d'ailleurs pu s'aviser plus tôt qu'à l'intérieur de la période latine la fortune de cette famille lexicale a oscillé, puisque le verbe et ses dérivés sont «attestés à l'époque archaïque et repris par les archaïsants de l'époque impériale et en bas latin» (EM⁴ s.v. *bāiulus*). On établit ainsi que le verbe *baill(i)er* a pris son départ dans le latin de la haute administration de la Gaule à l'époque mérovingienne. La reconstruction formelle rattache le verbe galloroman au latin *bājulāre*, mais c'est la

reconstruction des sens qui permet de déterminer l'époque et le milieu où le verbe est entré dans l'usage commun.

2. *Aire* n. f. « nid des oiseaux de proie »

Dans le cas précédent, la forme de l'étymon ne faisait aucun doute (elle était déjà connue de Ménage). Mais les dictionnaires étymologiques, et à leur suite les dictionnaires d'usage, ont très longtemps divergé sur l'étymon de *aire* n. f. « surface plane sur laquelle les oiseaux de proie bâtissent leur nid ; ce nid », soit AREA « surface plane libre », soit AGER, « campagne ; champ cultivé ; territoire », soit une convergence entre les résultats de ces deux étymons⁵. La question a été tranchée nettement en faveur de AGER récemment (LEI 1, 1282-5, AGER ; FEW 25, 166, AREA et notes 76, 77 ; 25, 1318-25, AGER) essentiellement en fonction de critères formels. Si une forme française *aire* peut poursuivre aussi bien AREA que AGRU, une forme occitane *aire* ne peut représenter que AGRU. D'autre part, à date ancienne le mot est fréquemment attesté avec le genre masculin, ce qui plaide pour AGER. Enfin l'occitan connaît une forme masculine *agre* n. m. « champ ; nid, endroit fréquenté habituellement (par un oiseau) ; nid, nichée » (DOM 320) qui a développé une gamme sémantique parallèle de celle d'occitan *aire* (FEW 24, 257b, AGER) et les deux formes peuvent s'interpréter comme deux traitements, l'un semi-savant, *agre*, et l'autre populaire, *aire*, d'un même point de départ AGRU. La comparaison offre en outre les correspondants : ancien italien septentrional *agro* m. « campo » (XIV^e-XV^e siècles, LEI 1, 1281-2) et ancien lombard *agro* m. « nido di uccello rapace » (*ibid.* 1282), en italo-roman, et catalan *agre* « indret freqüentat per un animal o afavorit per una planta » (depuis XIV^e siècle, DECat 1, 75), en ibéro-roman. Envisagée dans le cadre roman, la forme française ne peut pas être disjointe de ses équivalents qui sont ses congénères à partir du même étymon, le latin AGER.

Mais la reconstitution de l'histoire des sens du mot français est aussi susceptible de clarifier et confirmer cette étymologie. Si le rattachement à l'étymon AREA a eu aussi longue vie, c'est en raison de la similitude sémantique tout autant que de l'homophonie entre *aire* « surface plane » et *aire* « surface plane sur laquelle les oiseaux de proie bâtissent leur nid ; ce nid ». Pour les lexicographes du français moderne depuis Estienne, en 1549, décrivant la compétence linguistique de leurs contemporains, ce dernier sens a toutes les apparences d'une simple spécialisation du sens générique. Mais l'examen des données anciennes donne une tout autre représentation.

Certes le sens « nid des oiseaux de proie » est attesté dès le XII^e siècle, mais jusqu'à l'époque moderne, le mot peut s'appliquer au nid d'oiseaux qui ne sont pas réputés nicher sur le sol, comme le héron :

«et avoit bien, que seur le crupe du cheval que seur le teste que entor, dis aires de hairons, qui iluec aaroient cascun an»

(RobClariL 86);

la cigogne :

«[...] Et sycoignes qui font leurs ayres
Es palays, es haultes maisons [...]»

(DeschQ 9, 8);

la mésange :

«Et la messenge se compleint : [...]
Meinte traison li a fete.
Prendre la cuida en son aire.
Ele estoit en foi sa conmere
Et si le tenoit por compere»

(RenM VI vv. 298, 307-10 var.);

le pigeon ramier :

«Helas prens donc mon cœur, avecques cette paire
De ramiers que je t'offre, ils sont venus de l'aire
De ce gentil ramier dont je t'avois parlé»

(Ronsard, éd. Laumonier 10, 220).

Même lorsque le mot est employé à propos d'oiseaux de proie, il ne recouvre pas exactement le sens de «nid», puisque *ni* et *aire* peuvent se rencontrer côte à côte, sans qu'il y ait synonymie :

«En l'estanc a seissante illels
E grant repaire i ad d'oïseles.
En chescun ille ad un rochier,
Illuec suelent aigle nigier,
Faire lur niz e tenir aire»

(BrutA vv. 9427-31).

Et le même mot peut aussi s'employer pour dénommer le repaire d'animaux quadrupèdes sauvages, comme l'ours :

« Jus du destrier li a fait un salt faire,
Trestot envers l'enporta enemy l'ayre.
Quant Braiher ciet, si comença a braire
Tot autresi come li ors en l'aire »

(OgDanE vv. 10694-7);

ou le lion :

« [...] puis ne demoura gueire
C'un lion grant et fort de sa proie repeire
Et passoit par ileuc pour aller a son eire »

(DoonM vv. 1503-5).

Cette variété n'est pas due à des extensions métaphoriques, car elle n'est pas propre au français. L'occitan *aire* signifie à date ancienne aussi bien « nid d'un rapace » que « gîte du sanglier » ou encore « demeure, chez-soi, pays d'un humain » (DOM 398). Originellement le mot doit s'être appliqué au lieu qui sert de refuge à un animal sauvage et où il se tient habituellement lorsqu'il ne cherche pas sa nourriture, quels qu'en soient l'aspect et l'emplacement. La variété ancienne des applications a dû se restreindre progressivement pour ne plus concerner pratiquement à l'époque moderne que le nid de l'aigle. Mais il est déconseillé de faire de cet emploi le sens premier, car le développement des sens secondaires deviendrait alors incompréhensible. Quelques locutions verbales dans lesquelles entre le mot montrent qu'il se rapporte plus largement à l'endroit où les animaux se retirent pour « accomplir la nature » ; *(re)traire a l'aire*, c'est « se retirer en lieu propice pour la reproduction », pour des animaux sauvages et, par métaphore, pour des humains :

« Tout ausiment com retraient a l'aire
Li oxillon por nature asevir » (xiii^e siècle, TL)
« Celoz devant le roi repaire
Et dist : "Rois, tout sont trait a l'aire
Vostre mesnie pour couver [...]]" »

(SoneG vv. 15749-51).

Semblablement la locution *retraire* (une femme) *a l'aire* peut s'employer au sens de « conduire chez soi, épouser (une femme) » :

«E si sai bien de verité,
 La roïne l'a aparlé,
 Se il a cascun devoit plaire,
 Que le retraississies a l'aire »

(SoneG vv. 14205-8).

Une locution métaphorique semblable est attestée en occitan : *tornar a l'aire* « se caser, se marier (en parlant d'un homme) » (env. 1250, DOM 398). Et en ancien français un verbe dérivé *aairier* connaît une construction et un sens tels que *soi aairier a* « (d'un oiseau) s'accoupler avec (un autre oiseau de son espèce) » (XIII^e siècle, TL).

En somme, l'*aire*, c'est la portion d'espace où un animal sauvage se retire et où il attire son partenaire sexuel, ce qu'en éthologie on appelle le *territoire*, l'«espace d'étendue variable dont un animal, un couple, un groupe interdit l'accès à ses congénères et parfois à d'autres espèces, pendant une période plus ou moins longue selon les activités qui y sont déployées», selon la définition du TLF. C'est un fait qui se manifeste par des pratiques bien étudiées chez les vertébrés supérieurs et, spécialement «chez les Oiseaux, la territorialité est un phénomène très général» (*Encyclopédia universalis*, vol. 15, 1968, p. 982).

Et c'est de ce point de départ que se sont développés les deux sens principaux «origine» et «nature» qui vont donner lieu à plusieurs locutions adjectivales applicables à tous les animés et particulièrement aux humains.

Comme le montre la coordination avec *orine* «origine» dans l'exemple suivant, du XII^e siècle, la jonction avec les locutions précédentes est parfaitement consciente, *retraire vers l'aire e vers l'orine*, c'est revenir aux lieux où l'on a été élevé et donc reprendre les mœurs, les habitudes de vie de son milieu d'origine et revenir, *retraire*, à son *estrait*, son *estraite*, son *estrace*, son *estraction*, son extraction, son origine sociale :

«Unques vilains nus ne d'eus nez
 Ne fu granment de lui privez,
 Quer, ce li esteit aviaire,
 Toz jorz retraient vers l'aire
 E vers l'orine, senz mentir,
 Dunt a peine poent eissir »

(BenDucF vv. 28827-32).

L'individu étant déterminé, dans la conception médiévale, par son extraction, celle-ci conforme tous ceux qui proviennent de la même souche et l'*aire* va pouvoir signifier, par extension, la lignée, la famille :

« Honiz soit il il et toute s'aire »

(4^e quart XIII^e siècle, NoomenFabl 2, 97).

Parallèlement, dans un autre rapport métonymique, le mot va pouvoir signifier l'ensemble des caractères qui appartiennent aux êtres issus d'une même origine, donc la nature, la disposition naturelle foncière d'un lieu, d'une espèce animale, etc. :

« Mais mout embelissoit l'aire
Li leus, qui estoit de tel aire
Qu'il i avoit de flors plenté
Toz jorz e iver e esté »

(RoseLLangl vv. 1399-1402) ;

« Bestes sauvages, plaines d'ire,
Suelent autrui cors damagier
Por la lor faim assouagier,
Si se saoulent, si se pессent,
Si se norrissent, si s'engressent
Par sanc et par occision. [...]
Autres y a de plus douce aire,
Qui n'ont d'ocision que faire [...] »

(OvMorB 15, vv.254-259, 265-6).

Des quelques locutions adjectivales qui se sont créées à partir de là, celle qui a eu la meilleure fortune est *de bon aire* qui a signifié « de haute naissance » et « d'une bonne nature manifestée par un excellent caractère et des manières courtoises » et qui a donné l'adjectif du français moderne *débonnaire*, qui oscille entre le positif et le négatif.

Au total on voit que cet ensemble de sens forme un réseau dont la liaison interne est tout à fait claire et qui s'enracine dans la notion de territoire d'un animal sauvage, d'un couple d'animaux, d'une espèce animale, qui concerne spécialement, mais non exclusivement, les oiseaux. Ce réseau n'est pas propre au galloroman, puisqu'un réseau semblable est signalé pour le catalan *agre* m. « indret frequentat per un animal o afavorit per una planta ; disposició especial d'una terra per un conreu determinat ; disposició natural per fer tal o tal cosa » (DECat 1, 75). Il est également clair que ce réseau ne peut pas remonter au latin *ager* « champ cultivé ». C'est le *saltus*, comme nomment les géographes la portion laissée inculte dans un finage, qui est concerné et non l'*ager*, la zone cultivée. Il convient de songer que le latin *ager* « champ cultivé » n'est qu'une spécialisation du sens plus général de « campagne, par opposition à la

ville » et qu'il existe en latin une autre spécialisation qui dénomme une « portion de l'espace terrestre », comme celle qui oppose l'*ager publicus*, la part de l'espace qui relève de l'État, le domaine public, et l'*ager privatus*, celle qui relève du domaine privé, ou encore celle qui concerne le territoire d'une province ou occupé par une population (*ager Campanus*, *ager Remorum*, etc.). On a depuis longtemps mis en évidence que l'emploi de *ager* « champ cultivé » s'est raréfié à partir du VI^e siècle au profit de *campus*, spécialement dans le Nord de la France, mais aussi dans le Sud et en Italie, tandis que, au sens de « territoire », *ager* se maintenait beaucoup mieux (Rohlf 1920 : 9-11 ; FEW 24, 257b, *AGER* n 1). Voilà qui s'accorde avec le point de départ établi ci-dessus pour le français *aire*⁶. Le plus simple est de supposer qu'un tel emploi de *ager* pour dénommer le territoire d'un animal sauvage s'est déterminé dans la langue des chasseurs, ceux qui étaient les plus avides de repérer dans l'espace inculte les zones de retrait favorites des animaux sauvages. La focalisation sur les oiseaux de proie est très probablement due à la faveur dont ils ont joui à l'époque médiévale et à la nécessité de capturer les jeunes dans leur nid :

« La meniere d'aller au nif, pour ce qu'il soient trait d'anqui, est diverse, selonc ce que li nif sont en divers leus [...] Et, se li nis est es pertuis des roches, on lie l'ome de cordes, et quand il est lijez, on le lasche aval, des le haut de la roche jusques au lieu onquel est l'aire dou nif de lor, et enqui les prant »

(ChaceOis²H 94).

Il y a cependant un exemple en ancien occitan où *aire* provient très certainement de *ager* « champ cultivé », mais il est loin de ruiner l'explication précédente :

« Cant Clodoveus, lo reis de Fransa,
Fo issitz de la malanansa
E del caytavier d'aquest aire,
Lo filh renhet apres lo paire
E gavernet tot lo regisme ;
Dagobert ac nom per baptisme »

(SÉnimB vv. 1479-85).

Il n'y a pas à douter qu'on ait affaire à *aire* n. m. au sens de « bas monde, par opposition au monde de l'éternité divine » : quand Clovis, le roi de France eut quitté le tourment et la misère de ce monde, le fils régna après son père et gouverna tout le royaume sous son nom de baptême, Dagobert. Cet hapax, apparemment (DOM 398), est un emprunt sémantique au latin ecclésiastique tardif et médiéval (ThesLL 1, 1302-3 ; MltWb 1, 375 ; LathamDict) qui a pris au pied de la lettre l'explication,

par Jésus lui-même, de sa parabole du semeur qui jette la semence sur le champ comme lui la bonne parole sur le monde : « ager autem est mundus » (Matth. 13, 38). Cela prouve qu'un clerc médiéval rattachait spontanément son vernaculaire *aire* au latin *ager*, mais l'isolement de ce sens indique qu'il s'agit vraisemblablement d'un emploi idiolectal. Comme dans l'exemple de *baillier* « porter (la croix) », les spécificités de la langue cléricale révèlent, par opposition, ce que la langue commune ignore et a, selon toute vraisemblance, toujours ignoré. Au moment où *ager* s'est implanté dans la langue vernaculaire, il devait déjà être obsolète, dans l'usage courant, au sens de « champ cultivé », remplacé par *campus*.

3. *Biseau* n. m. « bord taillé obliquement »

Les dictionnaires s'accordent en général pour juger insoutenable l'étymologie donnée par leurs prédécesseurs et incertaine celle qu'ils proposent eux-mêmes pour ce mot. Il n'y a donc pas d'étymologie reçue. La proposition suivante a été faite dans la refonte de l'article *BASIOLUM* due à Christel Nissille. En remontant le temps et en parcourant l'espace, on peut trouver un ensemble de formes identiques ou semblables au français moderne *biseau* et entre lesquelles se discerne une parenté sémantique, pour peu qu'on veille à enchaîner correctement les éléments en cause.

Le sens moderne du français *biseau* « petite surface oblique, obtenue en abattant l'arête vive d'une pierre, d'une pièce de bois, de métal, etc. » se rencontre vers la fin du Moyen Âge dans la langue technique des orfèvres :

« A luy [Jehan Le Gracieux, orfèvre], tant pour façon d'émaulx de deux potz dorez, pour les tailler et esmailler, que pour les biseaux, XL s. »

(1451, Arnaud d'Agnel, G. (éd.) (1908), *Les comptes du Roi René, publiés d'après les originaux inédits conservés aux Archives des Bouches-du-Rhône*. Paris, vol. 1, p. 280).

Un siècle plus tôt, déjà dans la langue des orfèvres, se rencontre une autre forme du même type, à propos d'une pierre précieuse, qui se réfère aux facettes, aux surfaces planes que la taille a pratiquées sur le pourtour de la pierre :

« Audit Jehan du Vivier, pour avoir fait et forgé iij anneaux d'or pour monseigneur le duc de Thouraine : c'est assavoir les deux anneaulx, chascun garny d'un fin rubis, mis plantif en bisel, dont les verges sont néellées, et le tiers anel d'or, esmaillé de blanc »

(1387, DouëtNArg 203 = DMF1).

L'emploi antécédent paraît n'être qu'une extension de celui-ci, par application à toutes sortes de matériaux de ce qui se disait d'abord des pierres précieuses.

Des formes semblables se rencontrent dans quelques attestations échelonnées entre le ^{xiii}^e et le ^{xv}^e siècle, en France et en Angleterre, comme dénominations de retailles de pain, d'une valeur peu estimée :

«Et quant li painz est enfornez,
Et il est aus ostels portez,
Miex en vaut .I. seul des bisiaus
Que filatiere ne joiaus »

(2^e moitié du ^{xiii}^e siècle, JubJongl 141 = TL) ;

«Taillez ceo pain que est paré ;
Les bisseaus seient pur Deu doné » [glosé par moyen anglais : parynges]
(env. 1250, BibbR vv. 1055-6)⁷ ;

«Les biseaus a l'amoyne soit doné » [glosé : paringges]
(déb. du ^{xiv}^e siècle, Bibb, AND2) ;

«Trenchez cest payn q'est paré.
Les bisilez soient pur Dieu doné. [glosé : parelez]
De coteal trenchez sez biseaux »
(déb. du ^{xv}^e siècle, BibbR 77)⁸.

La relation avec le sens précédent se comprend facilement par une métaphore : la taille de la pierre précieuse est comparée à celle qu'on pratique sur le pourtour d'un pain. Et l'enchaînement est celui d'un sens propre à une langue technique, celle de la joaillerie, tiré d'un sens de la langue commune. Mais quelle peut être la raison de cette retaille et de la dépréciation de celle-ci, sinon un défaut du pain lui-même ?

Un tel défaut du pain se rencontre, notamment en Normandie, sous une dénomination assez semblable que nous explique un glossaire dialectal du ^{xix}^e siècle :

«*baiseul*, «partie de la croûte d'un pain qui, dans le four, a touché un pain voisin (l'a *baisé*). Dans plusieurs cantons de la Manche, on dit *du baisé* dans le même sens »

(Du Bois, Louis ; Travers, Julien [1856],
Glossaire du patois normand. Caen : Hardel, p. 26).

Ce défaut ne peut affecter que le pourtour de deux pains qui ont été placés trop près l'un de l'autre dans le four, au point de se toucher et, spécialement,

leur partie la plus renflée. Au moment où l'on défourne les pains, on sépare ces pains siamois, ce qui leur laisse à tous deux une cicatrice, l'absence de croûte à l'endroit de la courbure où ils étaient jointifs. On taillait autrefois le pain en commençant par la partie qui était affectée par ce défaut et la tranche qui le comportait avait moins de valeur ; aussi la réservait-on pour l'aumône aux mendiants. La relation entre la retaille et le défaut est métonymique.

En revanche c'est une relation métaphorique, à nouveau et comme l'expliquaient les glossairistes normands, qui lie la *baisure* du pain et le *baiser* qu'échangent des humains, ce défaut du pain et le sens premier qui nous est attesté dans une traduction du XII^e siècle d'un sermon fait par saint Bernard sur le Cantique des Cantiques :

« Di nos, ce toi proi, cui sunt cez paroles, et a cui, et de cui : par lo baisuel de sa boiche moi baist. Di nos queilz est ciz comencemenz de parleir si subitains et si sodainement faiz »

(wall. 4^e quart du XII^e siècle, SBernCantH³ p. 178).

La cause de ce défaut qui affecte deux pains qui se sont touchés est assimilée au contact des lèvres dans le baiser. L'analogie possible entre la forme ronde ou ovale de cet endroit dépourvu de croûte et la forme que prennent les lèvres pour le baiser joue peut-être également. En tout cas, cette métaphore n'est pas une spécialité du français, puisqu'elle a un correspondant exact dans l'occitan *baiòu/baiol* m. « biseau ou baisure du pain » (Mistral) et des équivalents à l'intérieur de la même famille étymologique : catalan, *besada* f. « la part del pa que ha quedat més crua perquè ha estat en contacte amb un altre pa dins el forn » et *besadura* f. « id. » (tous deux AlcM) ; toscan, *baciatura* f. « parte del pane meno cotta e priva di crosta, perché aderente ad un altro pane durante la cottura », etc. (LEI 4, 1653) ; italien, *bacio del pane* « la parte meno cotta del pane, perché rimasta a contatto con altro pane durante la cottura » (LEI 4, 1750, BASIUM).

La liaison entre chacun de ces différents sens : 1) baiser, 2) absence de croûte à l'endroit où un pain en a touché un autre lors de la cuisson, 3) tranche taillée dans le pain autour de ce défaut, 4) facette taillée sur le pourtour d'une pierre précieuse, 5) bord taillé en oblique, est assurée par des figures de langue tout à fait courantes, telles que métaphore, métonymie et extension. Leur enchaînement depuis la langue commune, à date ancienne, jusqu'aux usages propres à certaines techniques, qu'on voit se développer à la fin du Moyen Âge, est banal. L'opacification progressive des relations avec le reste de la famille étymologique est également attendue. L'étape qui va du sens 1 au sens 2 et qui commande le rattachement de tout l'ensemble au latin *basium* « petit baiser » est appuyée par le congénère occitan et les parallèles catalan et italien. Même s'il s'agit d'une histoire complexe, elle n'est pas exceptionnelle et encore moins aberrante.

Évidemment si cette étymologie n'a jamais été envisagée, c'est que *biseau* ne peut en aucune manière représenter directement le latin *BĀSIOLUM*. Le consonantisme s'y accorde, mais non le vocalisme. Néanmoins il n'est pas difficile de rendre compte de ces irrégularités de traitement formel qui affectent le radical et le suffixe de l'étymon. La voyelle radicale devrait être, non un [i], mais un [e] comme pour le verbe *BĀSIĀRE* > *baiser* [be'ze]. Or les formes avec un tel radical ne font pas défaut. À côté des formes de type *biseau* dénommant la basure du pain, on rencontre dans la documentation écrite quelques formes de type *beseau*, comme, par exemple la vedette de cet article du dictionnaire français-anglais de Cotgrave, en 1611 :

« Beseau : m. *That side of a loafe which in the ouen cloue to another loafe, and thereby wants crustinesse [...]* » (Cotgr 1611).

Et les quelque dizaines de formes dialectales correspondantes, notées à l'époque contemporaine, de type [be'zjo] et [be'ze] montrent que ces formes anciennes ne sont pas de pures graphies. Pour ce qui concerne *biseau* « face qui environne la table d'un brillant » et « bord taillé en oblique », l'anglais a emprunté au français la forme *bezle* qui a eu des équivalents en français même, témoin, entre autres, ce commentaire historique du *Dictionnaire Général* s. v. *biseau* :

« L'angl. *bezle* [...] suppose l'existence en anc. franç. d'une forme *béseau*, employée encore aujourd'hui par les charpentiers de préférence à *biseau* ».

Il ne faut pas oublier non plus que la famille lexicale de *baiser* connaît aussi plusieurs éléments à radical *bis-* : *biser* v. tr. « embrasser », *bise* n. f. « petit baiser », *bisou* n. m. « baiser ». Ces formes ne sont entrées dans l'usage familier de la langue commune qu'au cours du xix^e siècle (voir TLF), mais la présence de ce radical dans les parlers dialectaux à travers tout le domaine d'oïl montre que son apparition doit être plus ancienne. Leur cantonnement dans le registre affectif, et non érotique, dépend étroitement de leur caractère hypocoristique qui n'a pas favorisé leur apparition à l'écrit avant l'époque contemporaine. Par une heureuse exception, deux comptes fiscaux relatifs à des habitants de Raon-l'Étape, dans les Vosges, rapportent le surnom d'une même personne en 1485 sous la forme *la baizatte* et en 1486 sous la forme *la bizatte* (Wirth, 2007 : 154). C'est bien sûr l'ancêtre du type lexical lorrain *baisette* « petit baiser » et il n'est pas difficile d'imaginer pourquoi cette personne a reçu un tel surnom. Mais ce qu'il faut noter, surtout, c'est l'écart entre cette datation de 1485-1486 et celle de 1958 que le TLF accorde au français populaire et enfantin *bisette* « petit baiser » (TLF s. v. *bise*). De telles formes hypocoristiques peuvent vivre pendant des siècles sans laisser de traces à l'écrit et il n'y a pas de risque d'erreur, pour

ce type de vocabulaire, à extrapoler d'une unique attestation l'existence, dès le Moyen Âge, d'un radical *bis-* parallèle de celui en *bais-*.

Le suffixe est représenté régulièrement dans les formes de type *baisuel* et *baiseul*, qui attestent deux étapes de l'évolution de -OLU. Mais le suffixe impliqué par les formes en *bezeau*, *bisel*, *biseau*, *bisiaus* ne peut pas être autre chose que -ELLU, et cela dès le XIII^e siècle. Il est cependant facile de montrer que le suffixe -eul, issu de -OLU, a subi à partir de l'époque médiévale quelques vicissitudes, notamment des réfections par les suffixes -eul sg./-eux pl. et -el sg./-eaux pl. C'est ce qui explique que l'on ait des séries variationnelles telles que *escuireul/escureuil/escureau* (< latin *SCŪRIOLU), *berceul/berceuil/berceau* (< latin tardif *BERTIOLU), *aisseul/esseuil/esseau* (< latin tardif *AXIOLU), *réseul/réseuil/réseau* (< latin RETIOLU), dans lesquelles la forme originelle en -eul n'a pas survécu et où la variante suffixale en -eau s'est parfois imposée, comme dans *berceau* et *réseau*, voir Monjour (1989) et Chauveau (2005). Il n'y a donc aucune difficulté à rattacher *beseau* à *baiseul*.

Un autre point fait aussi difficulté, soulevé par Möhren (1980 : 63), c'est celui de la chronologie. L'ancien français *baisuel* « baiser » est attesté au XII^e siècle et *biseau* « tranche de pain taillée à l'endroit d'une baiseure » l'est à partir du XIII^e siècle. Mais les attestations de la métaphore *baiseul* « absence de croûte à l'endroit où un pain en a touché un autre lors de la cuisson », qui fait le pont logiquement entre ces deux sens, ne sont pas signalées avant le XIX^e siècle, de même que le synonyme *baiseure* ne l'est pas avant le XVI^e siècle (TLF s. v.). Il convient de prendre acte de ce qu'un représentant régulier du latin BĀSIOLUM est présent, avec ce même sens, à l'époque contemporaine, dans un certain nombre de parlers dialectaux aussi bien français que francoprovençaux et occitans, sans avoir jamais été relevé antérieurement au XIX^e siècle à l'écrit. Une telle répartition est un indice fort de l'ancienneté de ce type lexical, d'autant plus que, le suffixe -OLU n'ayant plus été productif après la période latine, il est sûr qu'un dérivé *baiseul* ne peut pas être une formation d'époque française. Après tout, l'examen de la littérature de l'ancien français n'a permis de récupérer que deux attestations du représentant de BĀSIOLUM avec son sens étymologique de « baiser ». Très tôt la substantivation de l'infinitif du verbe *baiser*, attestée en français depuis le X^e siècle (TLF s. v.)⁹, aura chassé les concurrents de la même famille étymologique qui n'ont survécu que dans des sens secondaires développés pendant la période médiévale.

Tout compte fait, les critères formels ne peuvent pas réfuter le rattachement des diverses formes à l'ensemble que la cohérence de leurs sens a permis de discerner.

Dans les trois cas examinés, il n'y a pas d'opposition entre critères formels et critères sémantiques pour la détermination de l'étymon. Au contraire, c'est la conjugaison des deux types de critères qui permet de l'établir avec sécurité et précision. Bien sûr, la reconstruction formelle de l'évolution du verbe

bailler/baillier aboutit à un */ba'ʎare/ qui, étant donné son congénère occitan *bailar*, doit provenir d'un point de départ */baʎ'lare/ qui a comme corrélat le latin *bājulāre*, de même que la reconstruction des substantifs ancien français *bail* et occitan *baile* en */bajlo/ et français *baille* et occitan *baila* en */bajla/ ne peut avoir comme corrélats que latin *bājulus* et *bājula*. Mais seule la reconstitution de l'histoire sémantique du verbe français permet de poser comme étymon le verbe latin de la période mérovingienne. La reconstruction formelle rattache le verbe français à un latin qui va de Plaute jusqu'à l'Antiquité tardive, intemporel et hors de l'Histoire, et c'est la reconstitution de l'histoire sémantique du verbe français qui permet de situer son départ à une période circonscrite de l'histoire du verbe latin. Semblablement, la reconstruction formelle de *aire* en */airo/ pourrait le rattacher, *a priori*, aussi bien au latin «*ager*, -*grī* m. : « champ », et par suite « domaine (public ou privé [...]), « territoire » [...] » (EM⁴ 14) qu'à son antécédence, « le nom indo-européen *agro [qui] désignait la « campagne », un terrain de parcours qui s'oppose aux endroits habités » (EM⁴ 15). C'est, dans ce cas aussi, la reconstitution de l'histoire des sens à l'époque médiévale qui permet de ramener le substantif français, comme ses congénères romans, à un *ager* latin en fin de course, qui ne subsiste pratiquement plus, alors, que sous le sens de « territoire ». En même temps, cette reconstitution de l'histoire des sens du substantif français s'accorde beaucoup mieux avec l'évolution de la gamme sémantique connue du latin *ager* qu'avec celle du latin *area*, confirmant ainsi la convenance formelle meilleure avec *agru* qu'avec *area*. Dans le troisième cas examiné, du fait de l'irrégularité de l'évolution formelle, tant du radical que du suffixe, c'est à la reconstitution de l'histoire sémantique que revient la force heuristique. C'est elle qui met en évidence les liens entre *biseau* « retaille de pain » et *baiseul* « baiser », représentant du latin *BASIOLUM*. Le rôle de la reconstruction formelle ne consiste plus qu'à rendre compte, par des parallèles, des irrégularités de développement qui ont éloigné l'un de l'autre les signifiants des deux sous-ensembles. Il ne s'agit pas de proclamer la supériorité de la reconstruction sémantique sur la reconstruction formelle, ni l'inverse. Selon les cas, c'est l'une ou l'autre qui est la plus efficace, mais la conjonction des deux approches est nécessaire. C'est au croisement d'une lignée de reconstruction formelle et d'une lignée de reconstruction sémantique que s'atteint l'étymon authentique et précis, non pas pure formule phonique ni matrice féconde de sens, mais signe linguistique associant un signifiant et un signifié dans l'usage d'une communauté linguistique à une période donnée de son histoire.

NOTES

1. «Die genaue Erfassung der Semantik und der ganzen Umwelt eines Wortes ist [...] erste Erfordernis. Sie ist so wichtig wie die Aufhellung der lautlichen und morphologischen Verhältnisse, und spätere Geschlechter werden sicherlich über die Vernachlässigung der semantischen Seite und des Studiums der ganzen Vitalität eines Wortes ebenso lächeln wie wir heute über die naive Art der Lautbetrachtung von seiten von Ménage» (Wartburg, 1931 : 149).
2. Le second exemple, celui de *aire*, a été publié dans les «Corrigenda des tomes 24 et 25» (FEW 25, 1318-1325, AGER). Les deux autres, *bailler* et *biseau*, sont librement accessibles en version provisoire sur le site informatique du FEW, aux adresses suivantes : <http://www.atilf.fr/few/bajulare.pdf> et <http://www.atilf.fr/few/basiolum.pdf>. Les abréviations bibliographiques utilisées sont celles du *Dictionnaire étymologique de l'ancien français* (<http://www.deaf-page.de/>) et du *Dictionnaire de l'occitan médiéval* (<http://www.dom.badw-muenchen.de/fr/biblio/SigelA.htm>).
3. Voir Werner (1998), particulièrement le chapitre 6, intitulé «Le partage du pouvoir entre le roi et la noblesse» (Werner, 1998 : 226-250).
4. Ce sens, qui apparaît plus tardivement que les précédents, pourrait tout aussi bien impliquer la notion de transmission, si l'on songe que *doner baisair a qn* «donner, appliquer un baiser à (qn)» est attesté depuis la Passion de Clermont (env. 1000) et *duner colps* «donner, asséner des coups d'épée» depuis le Roland (env. 1100), la notion de transmission paraissant primordiale dans ces derniers cas.
5. Pour un panorama des solutions proposées jusque vers 1920, voir Rohlfs (1920 : 1-5). Il est d'ailleurs notable qu'il ait fallu attendre Rey (2005), pour qu'un grand dictionnaire accorde un article propre à *aire* «nid des oiseaux de proie» et distinct de celui consacré à *aire* «surface plane».
6. Finalement l'explication retenue est du même ordre que celle que Rohlfs donnait pour l'occitan et le catalan *agre* (Rohlfs, 1920 : 11-6), mais qu'il refusait pour l'occitan *aire*, parce qu'il y voyait une extension secondaire de la forme française (Rohlfs, 1920 : 6-7) qui, elle, ignorait, selon lui, le sens de «lieu d'origine» propre aux représentants de AGER (Rohlfs, 1920 : 45).
7. Les mss ont *bisseaus* (déb. xiv^e siècle), *byseaus* (env. 1330), *beseaux* [glosé par moyen anglais : trenchers] (xv^e siècle), *biseaux* (xv^e siècle).
8. Pour *bisilez* comme pour *biseaux* la prononciation indiquée est : *biseus*. Si l'on compare, dans le même texte, avec «*beau debet legi beu*», on voit qu'on a affaire à un dérivé en –ELLU.
9. Selon le LEI (4, 1683), cette substantivation, étant donné sa distribution, doit déjà être d'époque latine.

RÉFÉRENCES

- BAGGIONI, Daniel (1991). Schuchardt et la conception individualiste de l'étymologie : la polémique avec A. Thomas sur l'étymologie de *trouver* et *caillou* (1899-1905). Dans Chambon & Lüdi (éds.). p. 275-287.
- BENVENISTE, Émile (1954). Problèmes sémantiques de la reconstruction. *Word* 10 (2-3) : p. 131-144.
- BENVENISTE, Émile (1969). *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*. Paris : Éditions de Minuit.
- BLANK, Andreas (1997). *Prinzipien des lexikalischen Bedeutungswandel am Beispiel der romanischen Sprachen*. Tübingen : Niemeyer.
- CHAMBON, Jean-Pierre ; LÜDI, Georges (éds.) (1991). *Discours étymologiques, Actes du colloque international organisé à l'occasion du centenaire de la naissance de Walther von Wartburg*. Tübingen : Niemeyer.
- CHAUVEAU, Jean-Paul (2005). Remarques sur la dérivation dans les notices historiques et étymologiques du Trésor de la langue française. Dans Buchi, Eva (éd.). *Actes du Séminaire de méthodologie en étymologie et histoire du lexique (Nancy/ATILF, année universitaire 2005/2006)*. Nancy : ATILF (CNRS/Université Nancy 2/UHP), publication électronique (<http://www.atilf.fr/seminaires/Seminaire-Chauveau-2005-11.pdf>).
- DALBERA, Jean-Philippe (2006). *Des dialectes au langage, Une archéologie du sens*. Paris : Champion.
- GARDETTE, Pierre (1938). *Lous poèmes daoüi Païsan*. Macon : Protat.
- MENAGE, Gilles (1750). *Dictionnaire étymologique de la langue française, nouvelle édition, par A. F. Jault*. Paris : Briasson.
- MÖHREN, Frankwalt (1980). *Le Renforcement affectif de la négation par l'expression d'une valeur minimale en ancien français*. Tübingen : Niemeyer.
- MONJOUR, Alf (1989). *Filleul ou Fillol ? Remarques sur l'évolution du suffixe -jolu en français*. *Revue de Linguistique Romane* 53, p. 369-396.
- PFISTER, Max (1980). *Einführung in die romanische Etymologie*. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- PFISTER, Max ; LUPIS, Antonio (2001). *Introduzione all'etimologia romanza*. Soveria Mannelli : Rubbettino.
- REY, Alain (ed.) (2005). *Dictionnaire culturel en langue française*. Paris : Le Robert.
- ROHLFS, Gerhard (1920). *Ager, Area, Atrium, Eine Studie zur romanischen Wortgeschichte*. Borna-Leipzig : Noske.
- SCHMITT, Rüdiger (1977). *Etymologie*. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- STRAKA, Georges (1964). *Poèmes du XVIII^e siècle en dialecte de Saint-Étienne (Loire)*. Paris : Les Belles Lettres, 2 vol.

- TAPPOLET, Ernst (1905). *Phonetik und Semantik in der etymologischen Forschung*. Dans Schmitt (éd.) (1977). p. 74-102.
- WARTBURG, Walther von (1931). *Grundfragen der etymologischen Forschung*. Dans Schmitt (éd.) (1977). p. 135-155.
- WERNER, Karl Ferdinand (1998). *Naissance de la noblesse*. Paris : Fayard.
- WIRTH, Aude (2007). *L'anthroponymie de la Lorraine romane du ^{xr} au ^{xvii} siècle*. Nancy : thèse.

ABSTRACT

Etymologists are often criticized because, while meticulously retracing the evolution of the signifiers, they are content with approximations in the field of the history of meaning. This paper examines three recently developed examples in Gallo-Romance etymology where classification of the attested meanings and their order of sequence in reconstructing semantic history are decisive for determining the precise point of departure of three contemporary French words of unknown or disputed origin. Semantic history is as important as the history of forms. As etyma are linguistic signs, associating a signifier and a signified, which are used by a linguistic community at a time of its history, they can only be reached at the point of convergence between formal *and* semantic reconstruction.

KEYWORDS

Historical lexicology, etymology, semantic history, Gallo-Romance.